

Françoise Tillard

Fanny Hensel et la Judaïté, un contre-sujet ?

Fanny Hensel and Jewishness, a counter-subject?

J'ai l'honneur d'ouvrir ce colloque posant la question de la judaïté au féminin dans l'Europe du début du XIX^e siècle. L'antisémitisme, la misogynie sont de lourds sujets dans notre société du début du XXI^e siècle et la tendance serait de projeter nos sentiments sur une période passée pour lui faire dire ce que nous voulons qu'elle dise. Il faut donc se méfier.

Est-on juif différemment selon qu'on est homme ou femme ? Plus ou moins ? Vit-on différemment le regard ostracisant ? Y peut-on quelque chose, peut-on refuser la judaïté ? Plus ou moins selon qu'on est homme ou femme ? Et surtout, cela voulait-il dire la même chose pour Fanny Hensel que pour nous ?

Quand Radio-France m'a envoyée à Berlin en 1982 pour me documenter sur cette sœur de Mendelssohn en vue d'une émission sur les compositrices, j'ignorais que les Mendelssohn étaient juifs. J'ignorais qu'ils étaient riches, j'ignorais tout d'eux. J'aimais cependant beaucoup la musique de Felix Mendelssohn et je refusais, comme je refuse toujours, qu'il soit défini par ses origines. Je ne peux pas dire que je n'ai pas été séduite par cette histoire de société, par les richesses des rebondissements : artiste quoique bourgeois, chrétien quoique juif, musicien à deux sexes : Felix dans la lumière, Fanny dans l'ombre. J'avais grandi dans la France d'après-guerre où les calculs des antisémites étaient toujours présents : quart de juif, huitième de juif, etc. D'après ces calculs, ma mère était à moitié juive, quoique de mère goy. Je suis donc quart de juive, ce qui est bien sûr une idiotie, qui me permet cependant de prendre position devant des antisémites. Vous me direz, je peux prendre position de toute façon... Mais ce petit peu de soi-disant sang juif me fait entendre plus vite ce que les gens sont : tu parles les langues, tu es musicienne, oui, il y a un petit quelque chose de

différent, de juif... J'étais brune comme mon père breton qui lui aussi dans les camps de concentration faisait face au danger, c'est ma blonde mère, au physique typiquement aryen, qui était d'origine juive ukrainienne.

C'est dire que la conversion des Mendelssohn et leur changement de nom m'a particulièrement touchée. Mais j'ai toujours été vaguement inquiète de les voir figurer en tête du monde juif berlinois dans les expositions et les travaux d'après-guerre. Ils s'étaient convertis, les enfants avaient été baptisés petits, que pouvaient-ils faire pour refuser cette assimilation sans renier leurs parents ?

C'est pourquoi je vais faire osciller mon intervention entre deux pôles : Fanny est juive, Fanny ne l'est pas.

Tout d'abord, elle l'est, sans aucun doute. Son grand-père paternel, Moses Mendelssohn (1729-1786), est en quelque sorte l'inventeur du terme « juif allemand ». Le père de Moses était instituteur dans une école primaire rabbinique à Dessau et apprit à son fils tout ce qu'il savait. À 14 ans, Moses quitta Dessau pour suivre le Rabbin Fränkel, nommé Oberrabin à Berlin. Ce que Moses voulait, c'était apprendre. Il était petit, bossu et rachitique. Il était pauvre, ce qui n'était pas accepté des Juifs à Berlin, il était exigé d'eux d'être riches et Frédéric II se servait d'eux pour remplir ses caisses. Il n'était pas simple d'appartenir à une communauté qui protégeait mais exigeait aussi qu'on ne parle qu'hébreu et yiddish. Moses apprit l'allemand en secret, et engloutit tout ce qui passait à portée de sa main : langues mortes et vivantes, philosophie... À 21 ans il entra comme précepteur chez le fabricant de soie Bernhard qui le prit sous sa protection. Moses devint ainsi un Schutzjude. Son but dans la vie devint d'aider ses coreligionnaires à sortir de leur misère physique et morale et à s'inscrire dans la civilisation allemande en tant qu'Allemands. Il fut le premier à revendiquer la double identité, juive et allemande. Il traduisit de l'hébreu vers l'allemand les cinq livres de Moïse, les Psaumes et le Cantique des Cantiques. Il voulait rendre l'allemand accessible aux Juifs, que les Allemands aient accès aux textes hébreux dans une version qui leur soit proche. La culture allemande, pensait-il, était la terre promise des Juifs. Il fut connu et célébré dans l'Europe entière.

Lui était certain d'être juif, se disait, se revendiquait juif, sans nul besoin de se convertir pour être allemand.

Qu'en fut-il de ses enfants ? Deux restèrent juifs, deux se convertirent au catholicisme et les deux derniers fils devinrent protestants. Abraham Mendelssohn, l'avant-dernier fils, le père de Fanny, Felix, Rebecca et Paul Mendelssohn, épousa Lea Salomon, descendante d'un de banquiers de Frédéric II, Daniel Itzig. Fanny Mendelssohn, comme ses frères et sœur, pouvait se vanter de descendre à plus d'un titre du monde juif allemand : par l'intellect pur de Moses Mendelssohn, et par le mécénat de la famille Itzig qui soutenait les fils de Bach à Berlin. C'est ainsi qu'un soir de Noël 1823 le jeune Felix reçut dans ses souliers une copie de la Passion St Matthieu de Bach offerte par sa grand-mère Bella qui en possédait le manuscrit.

Cette grand-mère ne se convertit jamais. Pas plus que Moses Mendelssohn, Bella Salomon n'avait besoin de prouver qu'elle était allemande. Comme lui, elle était l'Allemagne ! Quand son fils Jacob se convertit à la religion dominante elle l'exclut de sa vie. Un jour pourtant, alors que Fanny lui avait très bien joué du piano, la petite fille réclama en récompense le pardon de l'oncle Bartholdy... C'est le nom que cet oncle s'était choisi et qu'il souhaitait léguer à ses neveux. C'est aussi le nom que cette grand-mère, Bella, fut obligée à prendre en 1812. C'est là que la question de la judaïté se pose. Jacob Bartholdy était-il juif malgré lui ? Abraham et Lea Mendelssohn, qui avaient fait baptiser leurs enfants en 1816, en grand secret, par le pasteur Staegemann chez qui ils habitaient, et qui s'étaient fait baptiser eux-mêmes à Francfort en 1822, étaient-ils juifs ?

Abraham s'était installé à Paris en 1797, en tant que commis du banquier Fould, rue Bergère. Il revint à Berlin pour épouser Lea, sans cesser d'être admirateur de la France, des idées de la Révolution française, de la liberté de pensée et du libre arbitre. Il partageait certainement le projet de Lea de s'intégrer totalement dans la société prussienne, y compris en adoptant sa religion dominante. Il était certain que c'était l'intérêt de tous ceux qui voulaient des postes dans l'administration de l'état. Mais Lea souhaitait que ses enfants ne soient pas accusés de vénalité. En témoigne cette lettre à un ami du 26 août 1799 : « Itzig¹ a fini ses études

¹ Son cousin Isaak Elias (1780-1849), fils de Elias Daniel Itzig (1755-1818) et de Marianne Leffmann. Isaak Elias se convertit tout de suite après la mort de son grand-père Daniel Itzig en 1799 sous les prénoms Julius Eduard. Il devint directeur de la police judiciaire, fut l'ami des poètes Zacharia Werner, ETA Hoffmann, Adalbert von Chamisso. Donna quelques traits de caractère au personnage de Peter Schlemihl. Proche de la Christlich-Deutsche Tischgesellschaft.

à Wittenberg et habite ici depuis quelques semaines. Qu'allez-vous dire quand je vous aurai fait part de sa conversion au christianisme ? La ville natale de Luther et le lieu saint de son enseignement ont agi sur lui, il n'a pas pu résister à la tentation de se faire baptiser sous l'image de ce grand homme et par là de se mettre sous sa protection ; il a, grâce à cette démarche, gagné le salut de son âme en même temps qu'un bienfait plus temporel : obtenir prochainement une place dans son domaine. Malheureusement ce sera vraisemblablement en Pologne et je doute un peu que ses lourdes responsabilités là-bas lui laissent suffisamment de persévérance et de patience pour rester fidèle à son choix. À quel point je le souhaite est impossible à vous décrire : la plupart des apostats ont jusqu'ici, par leur comportement méprisable ou pour le moins inconséquent, jeté sur cette démarche une sorte de discrédit qui marque les meilleurs même au fer rouge. Que se convertisse un être au caractère sans tache, fidèle à ses desseins et adroit dans son comportement (c'est malheureusement là-dessus que se forment la plupart des opinions), un être qui présenterait un exemple digne de respect, il ferait alors disparaître une bonne partie de cette assertion trop bien fondée. Ce serait un bonheur de pouvoir se dispenser de toute cette hypocrisie. Mais l'attirance vers une activité plus élevée que celle de marchand ou la perspective de ces mille relations tendres qui attirent de jeunes esprits à la fréquentation d'autres membres d'une communauté religieuse ne laissent en fait pas d'autre issue. »

Cette lettre n'était franchement pas facile à traduire. Elle n'existe pas dans toutes les éditions de *La Famille Mendelssohn*², livre de souvenirs que Sebastian Hensel a publié en 1879 à la gloire de sa famille³. Les choses sont nettes : les Juifs sont obligés à se convertir pour s'intégrer. Et ils sont obligés également à la perfection morale pour prouver que leur conversion est sincère. Felix ne sera pas banquier et Lea élèvera cet enfant prodige vers la perfection morale et artistique. En fait, elle tentera d'élever tous ces enfants vers cette perfection, mais seuls Fanny, l'aînée,

Prosélyte de sa nouvelle religion (antijudaïsme juif), mit en 1818 un H devant son nom (Heilig...) Ses sœurs se convertissent, Henriette épouse Nathan Mendelssohn.

² *Die Familie Mendelssohn, 1729-1847, nach Briefen und Tagebüchern*, 1ère édition, 3 volumes, Berlin, B. Behr's Buchhandlung, 1879

³ La lettre citée figure dans la 15^e édition de l'ouvrage cité : *Die Familie Mendelssohn, 1729-1847, nach Briefen und Tagebüchern*, 15^e édition, 3 volumes, Berlin, B. Behr's Buchhandlung, T.1 p.95

et Felix, le second, avaient le cerveau et les nerfs pour supporter une éducation aussi exigeante : debout à 5h du matin, et à l'étude. De tout : le piano, bien sûr, dès le plus jeune âge, mais aussi l'histoire, la géographie, les mathématiques, la mythologie, l'allemand, le français... tout ce qui peut être appris, latin, grec... langues que peut-être Fanny n'apprit pas.

« La perspective de ces mille relations tendres qui attirent de jeunes esprits à la fréquentation d'autres membres d'une communauté religieuse... » C'est une phrase plutôt compliquée et Lea ne dit pas clairement les choses : qu'en est-il des choix matrimoniaux ?

Felix montrera sa perfection au masculin en devenant musicien plutôt que banquier. Fanny au contraire montrera sa perfection en renonçant à la place prépondérante en musique que lui donnait le droit d'aînesse. C'est très clair dans la lettre que lui écrivit son père le 16 juillet 1820 depuis Paris à l'occasion de sa confirmation. Les deux jeunes gens, âgés respectivement de 14 ans et de 11 ans, avaient eu l'honneur d'être acceptés au chœur de la Singakademie dirigée par Zelter, leur professeur de composition. Au début, Fanny était en vedette, elle accompagnait, c'est-à-dire réalisait la basse, réduisait l'orchestre, improvisait, dirigeait...

« Ce que tu m'écris dans tes lettres antérieures sur ta pratique musicale en comparaison avec celle de Felix était aussi bien pensé qu'exprimé. Peut-être que la musique sera sa profession, tandis que pour toi elle ne peut et ne doit être qu'un ornement, jamais la basse fondamentale⁴ de ton être et de ton activité ; c'est pourquoi l'ambition, le désir de se faire valoir dans une circonstance qui lui paraît importante lui sont pardonnables, car il en ressent la vocation, tandis que cela ne t'en honore pas moins d'avoir de tout temps montré dans ces cas-là ton bon cœur et ta raison, et d'avoir prouvé par ta joie devant les applaudissements qu'il se gagnait que tu les aurais également mérités à sa place. Persévère en ce sentiment et cette attitude, ils sont féminins et seule la féminité sied aux femmes. »

Pour être sûr de ne pas se tromper à propos du génie de Felix, Abraham et le Professeur Zelter l'emmènent en novembre 1821 à Weimar pour le présenter au Dieu vivant Goethe. Grand succès de Felix. Fanny reste à la maison.

⁴ Abraham écrit : « Grundbass » (*Die Familie Mendelssohn, 1729-1847, nach Briefen und Tagebüchern*, 1ère édition, 3 volumes, Belin, B. Behr's Buchhandlung, 1879, T.1, pp. 89-90)

Fanny est donc une femme, et convertie au protestantisme. Elle sait qu'elle doit se marier. Et pour suivre l'idée de la mère très dominatrice qu'est Lea Mendelssohn Bartholdy, ne pas faire un mariage d'argent. Elle choisit donc le peintre Wilhelm Hensel (1794-1861), qui n'avait rien à voir avec la famille Mendelssohn, ni par son parcours, ni par son passé, ni par sa personnalité bonhomme et prussienne, ni par son apparence, le type même du germano-chrétien. Il était fils d'un pasteur du Mark-Brandenbourg, pauvre comme le pays et les villes où il officiait. Ses parents le destinaient à l'École des Mines, mais, comme il le disait lui-même, Wilhelm dessina avant même de savoir parler. Il était autodidacte, au contraire des enfants Mendelssohn. Son parcours à l'Académie des Beaux-Arts fut interrompu par les guerres de libération (1813-1815) qui l'amènèrent à Paris dont il visita les musées. Puis il partit étudier en Italie et plus tard encore obtint une bourse pour y retourner copier la *Transfiguration*, dernier tableau de Raphaël⁵.

À Rome, il rencontra les peintres allemands à qui Jacob Bartholdy avait fait peindre un ensemble de fresques dans sa maison romaine, la Casa Bartholdy. Ces peintres⁶, animés d'un sentiment mystique envers leur art et d'un vrai regret romantique pour un passé où l'Allemagne était unifiée dans une même religion, s'étaient convertis au catholicisme et, coiffés d'une raie au milieu de leurs cheveux longs qui les faisaient ressembler au Christ, s'étaient donnés le nom de peintres nazaréens. Il faut dire aussi que les pompes de la religion romaine étaient très pittoresques.

Fanny et Wilhelm se rencontrèrent en 1821, autour de portraits que Wilhelm avait réalisés pour le Tsar Alexandre Ier en visite à Berlin. Ils tombèrent amoureux... mais Wilhelm n'osait pas avouer son désir de rendre public son changement de foi. Il le dit pourtant à Fanny... qui évita d'en informer ses parents. Les deux jeunes se fiancèrent, mais secrètement, car on ne voulait pas que la grand-mère Bella qui avait 80 ans sût que sa petite fille allait épouser un chrétien. Wilhelm trouvait ses futurs beaux-parents très tolérants, jusqu'au jour où Lea, posant des questions plus précises, découvrit que sa fille lui avait menti par omission. Suivit une scène terrible de plusieurs heures où Wilhelm s'en tenait

⁵ Qui venait d'être restitué au Vatican, 1820

⁶ Certains étaient cousins des Mendelssohn, Johannes et Philipp Veit.

à sa conversion. Les deux jeunes gens ne furent plus autorisés à se voir seul à seule. Un jour cependant, Fanny l'exigea sur un tel ton que Lea les laissa seuls. Fanny promit d'examiner à fond les enseignements du catholicisme et redonna sa promesse à Wilhelm.

Sur ces entrefaites, Wilhelm partit pour un long séjour à Rome et revint à Berlin en octobre 1828, après cinq ans d'absence. Les lettres et autres journaux personnels ne parlent plus de conversion... Wilhelm était drôle et amateur de calembours et les Nazaréens pas du tout. Il revenait ayant accompli sa tâche et avec la nomination de peintre de la cour. Il voulait épouser Fanny... Il garda sa religion.

Fanny ne dit pas grand-chose dans tout cela, sinon son désir de paix. La question juive n'est abordée qu'en référence avec la grand-mère. Fanny Lewald écrivit plus tard que ni elle ni Felix ne reniaient leurs origines juives. Felix n'accepta jamais de renoncer au nom de Mendelssohn, selon la volonté de son père qui voulait qu'il se présente au monde sous le seul nom de Bartholdy. Les quatre enfants s'y opposaient. Mais quand il y eut dispute à ce propos entre Abraham et Felix (Abraham disait qu'il n'y avait pas plus de Mendelssohn chrétien que de Confucius juif), Fanny s'interposa... et Felix finalement refusa même qu'il y ait trait d'union entre Mendelssohn et Bartholdy. Les enfants Mendelssohn étaient fiers de leur ancêtre Moses, juif allemand, et en tant qu'Allemands ils avaient en toute conscience et conviction adopté la religion qui leur semblait la religion du présent. Et qui oserait dire qu'ils n'étaient pas les premiers défenseurs de la culture allemande ? Eux qui étaient à l'initiative et à la réalisation de la résurrection de la Passion selon Saint-Matthieu !

Peut-on les dire juifs, malgré tout ? C'est vraiment le chemin de l'irrationnel antisémite. Leur conversion est le chemin de l'universel, alors que l'antisémitisme est une manifestation du repli sur soi-même et de l'obscurantisme nationaliste.

Non, Fanny n'est pas juive ! Mais... à l'été 1824, en vacances à Dobberan, station balnéaire sur la Baltique, Fanny et Felix furent agressés verbalement et traités de *Judenjungen*, enfants de juifs. Oui, Fanny, bossue, portait les traces du rachitisme de Moses, oui, ils avaient l'air juifs. Felix en était malade, malgré une première réaction très digne.

De la même façon, à la mort de Zelter en 1832 (peu de temps après Goethe), la question se posa de sa succession à la tête de la Singakademie. Felix avait brillamment dirigé la Passion selon St Matthieu (avec Fanny comme assistante) en 1829, il avait déjà, à 22 ans, composé et publié des œuvres importantes (Oktett Op.20), il revenait d'un voyage en Europe où il avait été partout acclamé... Il ne fut pas choisi parce que fils de juif. Toute la famille quitta la Singakademie. Fanny, restant à Berlin perdit ainsi une occasion de se produire. Felix partit et devint plus tard directeur du Gewandhaus de Leipzig.

Ils n'étaient pas juifs, ils étaient désignés comme juifs. Felix avait, en tant qu'homme, la possibilité de partir vers une ville moins provinciale et conservatrice, Fanny, en tant que femme, subissait encore plus violemment la bêtise d'une ville qu'elle ne pouvait quitter.

Quant à savoir si leur musique garde une trace de judaïsme, je me refuse à en parler, pas plus que de parler de musique de femme en ce qui concerne les compositions de Fanny. Il n'y a pas de mode juif, il n'y a pas de mode femme. J'ai malheureusement subi un jury de thèse qui me reprochait de ne pas être tombée dans ce genre de déterminisme ! Je m'en vante... Je parlerai de sentiment juif ou féminin dans une musique quand on m'aura expliqué le sentiment non-juif et masculin.

Il serait beaucoup plus urgent de comprendre les antisémites et les misogynes que leurs victimes. La question ne devrait pas être : Pourquoi se convertissent-ils ou elles ? mais plutôt : Pourquoi les oblige-t-on à se convertir ?

Fanny, encore plus que Felix Mendelssohn, si c'est possible ! est une musicienne luthérienne. En 1824, son professeur, Zelter, écrit à Goethe que Fanny en est à sa 32^e fugue... On ne connaît pas les 32 ! Je n'en connais qu'une. En dehors de Bach et de Beethoven, la musique de Fanny est également très inspirée, surtout dans sa jeunesse, par la virtuosité pianistique de la musique française de l'époque. En effet, les Mendelssohn ont longtemps caressé l'idée de retourner à Paris, vers ce climat de liberté de conscience qui devait, un siècle plus tard et après l'Affaire Dreyfus, mener aux lois de séparation de l'Église et de l'État. Encore une fois, lorsque j'ai commencé à travailler sur les Mendelssohn, j'ignorais leurs origines. Je savais seulement que j'aimais leur musique. Et je suis fière d'être française et d'avoir reçu une éducation de tolérance.